

Nos voisins les hommes *Creepy* de Kiyoshi Kurosawa

Apolline Caron-Ottavi

Numéro 178, juillet–septembre 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82821ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Caron-Ottavi, A. (2016). Compte rendu de [Nos voisins les hommes / *Creepy* de Kiyoshi Kurosawa]. *24 images*, (178), 57–57.

Creepy de Kiyoshi Kurosawa

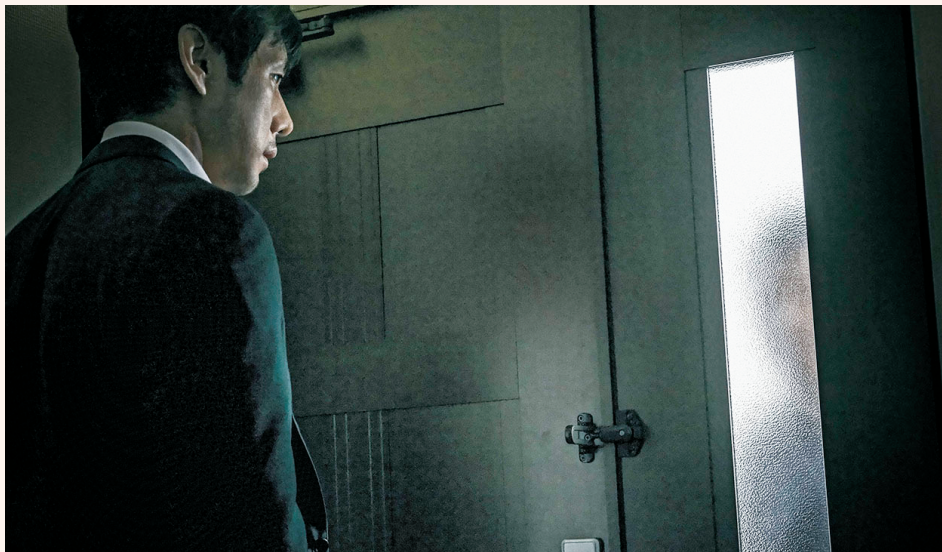
NOS VOISINS LES HOMMES

par Apolline Caron-Ottavi

Kiyoshi Kurosawa renoue avec le cinéma d'horreur qui le rendit célèbre à ses débuts. *Creepy*, son dernier opus, est notable en ce qu'il est dénué de toute part de surnaturel, à la différence de la plupart des films du cinéaste: il n'y a ici ni fantômes, ni apparitions, ni même de capacités médiumniques. Mais le psychopathe au cœur de *Creepy* est bel et bien dans la lignée de ces choses d'un autre monde, créature démoniaque dont on finit par douter qu'elle existe véritablement. L'inquiétante étrangeté est omniprésente dans le quotidien banal qui est le cadre de l'intrigue, celui d'un quartier résidentiel de la classe moyenne en apparence rassurant et familial.

Adaptation d'une nouvelle de l'auteur Yukata Maekawa, *Creepy* est l'histoire d'un couple, M. et Mme Takakura, qui viennent de déménager. Lui est un ancien détective reconverti en professeur d'université après avoir échoué – comme nous l'apprend un prologue – à mettre ses théories en pratique, et elle une femme au foyer aussi charmante qu'effacée. Leur nouveau voisin angoisse l'aimable Mme Takakura par son comportement étrange, tandis qu'à l'université son mari ne peut s'empêcher de mettre le nez dans une affaire criminelle non résolue, la disparition mystérieuse d'une famille. Le film installe ce double mystère avec humour d'un côté et sérieux de l'autre. « Les psychopathes sont toujours décrits comme très aimables par leurs voisins », blague M. Takakura pour rassurer sa femme. Kiyoshi Kurosawa semble s'amuser avec les stéréotypes de son intrigue, et joue avec les attentes du spectateur en allant exactement là où tout semble évident. La coïncidence est trop grosse, et pourtant elle se confirme assez vite: le voisin a l'air d'un psychopathe; il est bel et bien celui recherché par Takakura.

Car ce n'est pas le cheminement de l'enquête (qui avance à coups de grandes coïncidences là encore) qui intéresse Kurosawa, mais bien la perversité latente de ses personnages, révélée face à une sorte d'incarnation du mal absolu. Tout au long du film, c'est la façon dont le cinéaste gangrène ses personnages qui trouble plus que l'intrigue elle-même. À commencer par le héros, interprété par un bel acteur assez transparent et lisse. Takakura évolue sans aucune imprévisibilité, il fait son boulot de façon obsessionnelle, quitte à malmenager psychologiquement les témoins qu'il interroge. Une fois rentré à la maison, il ne voit rien des frustrations existentielles de son épouse quasi décorative. Celle-ci se cache derrière l'image de la ménagère parfaite, à la sollicitude pourtant excessive et obsessionnelle elle aussi (offrir des petits cadeaux aux voisins tend à la manie compulsive, et lorsque sa politesse est mise en échec, la rage n'est pas loin, comme si la moindre fissure dans la perfection de son rôle lui était insupportable). Le monstre de la porte à côté ne fera qu'exploiter et retourner contre ses victimes leurs manies à la perversité refoulée, cette banalité exemplaire à la violence latente.



Comme toujours Kurosawa excelle dans sa mise en scène d'un univers désaffecté et prêt à imposer: un intérieur de maison, un agencement urbain, un tunnel de béton, un terrain mal entretenu, un carré aux poubelles... « Ça ressemble à une scène de crime » dit Takakura devant une maison résidentielle, certes abandonnée, mais tout ce qu'il y a de plus normale. *Creepy* est inquiétant dans la façon dont le quotidien se fissure peu à peu de l'intérieur, dans la façon dont la folie s'immisce avec une aisance et une rapidité inouïe dans un univers familial rationnel et « enviable ». Cette perversité de la vie contemporaine et conjugale qui rode n'est pas sans rappeler étrangement l'univers hitchcockien: les personnages fusionnent avec les projections fantasmatiques que les autres leur imposent, dans une sorte d'éternelle insatisfaction à un cheveu de sombrer dans la haine. L'intrigue en elle-même est à la limite de l'impossible et c'est bien pour ça qu'elle est inquiétante. Dans ces maisonnettes bien rangées, dans cette urbanité propre, il est possible d'usurper l'identité de son voisin, car celui-ci ne sait pas lui-même très bien qui il est. Il est possible pour un tueur de retourner toute situation à son avantage (principe même de la perversité), car la culpabilité ronge déjà ses victimes depuis longtemps. Et si *Creepy*, à la suite d'une séquence en voiture transfigurée en chevauchée apocalyptique, s'achève sur une victoire apparente du bien sur le mal, il s'achève surtout sur un hurlement déchirant, qui ne semble pas tant le cri du soulagement que celui d'une angoisse sourde, celle d'un retour à une vie « normale »... 24

Japon 2016. Ré.: Kiyoshi Kurosawa. Scé.: Chihiro Ikeda, Kiyoshi Kurosawa, d'après le roman de Yutaka Maekawa. Ph.: Akiro Ashizawa. Mont.: Koichi Takahashi. Mus.: Yuri Habuka. Int.: Hidetoshi Nishijima, Yūko Takeuchi. Teruyuki Kagawa, Masahiro Higashide, Haruna Kawaguchi, Ryoko Fujino, Masahiro Higashide. 130 minutes.